

parfaitement compte de la situation et, en attendant sa guérison, exerce son rôle de Don Juan tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, chacune persuadée de son privilège. Jusqu'au jour où le charme est rompu par une visite dans la chambre de Carol est démasquée par Edwina, profondément amoureuse de Mc B. Le scandale éclate. Après une scène d'une extrême violence, Miss Martha se venge d'une façon atroce en amputant le Yankee. Après avoir perdu une jambe, victime de ces furies déchainées, il perdra aussi la vie.

VALEUR :

Très étonnante découverte, avec ce film de Don Siegel, réalisateur qui, dans une production abondante n'avait donné que quelques œuvres mémorables telles « Killers » (A bout portant) en 1964 et « Madigan » (Police sur la ville) en 1967.

« Les Proies » est un film d'une tension dramatique, d'une violence, d'une cruauté rarement atteintes.

Dès les premières images, les scènes de la guerre de Sécession sont d'un réalisme et d'une horreur qui rappellent les nouvelles d'Ambrose Bierce, sur un fond de beauté naturelle constitué par la forêt et le paysage verdoyant.

Mais c'est surtout à partir du moment où Mc B. est introduit dans cet univers clos de mantes religieuses que la tension monte jusqu'à son paroxysme (l'amputation). Cette opération chirurgicale d'un réalisme et d'une horreur difficilement soutenables aurait pu prendre un caractère d'outrance grandguignolesque. Ce n'est pas le cas, à cause, justement du climat créé, climat assez proche des œuvres de Tennessee Williams.

Amour, jalousie, haine motivent le comportement des jeunes et des moins jeunes, de la petite Amy (10 ans) à qui Mc B. offre un moyen d'épancher sa sentimentalité jusqu'à Carol, la nymphomane.

Pour Miss Martha, la présence du Yankee réveille la passion incestueuse qu'elle éprouva autrefois pour son frère ; quant à Edwina, obsédée par le souvenir de son père, demeurée vierge, complexée et timide, elle se croit libérée par l'amour que lui déclare Mc B.

Seule, la noire Lizzie qui fut jadis violentée par le frère de la Directrice reste insensible au Nordiste et en dehors de ce déferlement de passions. Elle sait bien que la guerre de Sécession, quelle qu'en soit l'issue, n'apportera pas de solution aux problèmes des Noirs.

« Les Proies » est un film terriblement misogyne mais c'est aussi la dénonciation de la noirceur et de la méchanceté qui peuvent se cacher sous des visages d'innocence, de dignité, de pudibonderie et de bienséance. C'est encore, à travers une histoire passée, un film aux fortes résonances actuelles sur la civilisation américaine : matriarcat, violence, sexualité.

Don Siegel, et c'est là ce qui fait la valeur exceptionnelle de l'œuvre, a su trouver l'écriture la plus adéquate au sujet traité, depuis les photos en sépia du générique qui évoquent la guerre civile, avec l'accompagnement de la chanson d'époque, jusqu'aux dominantes brunes ou vertes qui accentuent l'atmosphère de ce terrifiant pensionnat.

Les mouvements d'appareil lents et mesurés qui enferment dans cet univers, l'art et la technique du réalisateur contribuent à faire des « Proies » une exceptionnelle réussite.

A. Cd.

LE PROPRIETAIRE (The Landlord)

COULEURS

ORIGINE : U.S.A. Année : 1971. Durée : 1 h 50. V.O.

PRODUCTEUR : Norman Jewison.

DISTRIBUTEUR : Artistes Associés.

REALISATEUR : Hal Ashby.

AUTEUR - SCENARIO : William Gunn, d'après une nouvelle de Kristin Hunter.

SON : Chris Newman.

DECORS : John Godfrey.

IMAGES : Gordon Willis.

MONTAGE : Hal Ashby.

MUSIQUE : Quincy Jones.

INTERPRETES : Bean Bridges (Edgar Enders), Pearl Bailey (Marge), Diana Sands (Fanny), Louis Gossett (Copée), Douglas Grant, Helvin Stewart, Lee Grant, Walter Brooke, Susan Amspuch, Bob Klein, Will Mc Kenzie, Gretchen Walther, Stanley Green Marki Bey.

SORTIE EN FRANCE : 1^{er} septembre 1971.

RESUME SUCCINCT :

Elgar, jeune fils à papa, achète un immeuble dans le ghetto noir. Il se heurte immédiatement à ses locataires : une diseuse de bonne aventure, un couple et leur fils, un mystérieux professeur. Peu à peu Elgar s'intéresse à eux et s'éloigne de son climat familial. Il rencontre une danseuse de couleur, avec laquelle il se lie très intimement. Mais un soir de fête, il connaît une aventure avec une de ses locataires. Il lui fait un aveu. Contre l'atmosphère familiale, il décide de changer. Il reconnaît son fils que la mère abandonne. Il quitte l'immeuble de Harlem pour aller vivre avec la danseuse...

VALEUR :

Film moins paternaliste qu'il ne le paraît et dont la force vient d'un processus d'épuisement des situations clichés de la nouvelle mode d'un nouveau cinéma américain.

Curieusement centré dans son contexte de force, le film devient néo-réaliste en imposant le problème noir à chaque séquence ; puis ce problème disparaît pour laisser intervenir une suite de problèmes, dédagés des principes raciaux, mais redevenant des principes de classe. Puis le problème de classe, lié au problème noir réapparaît dans la conclusion.

Affirmer que ce discours est idéologiquement conscient de la part des auteurs serait une erreur ; et l'articulation de ces éléments semble parfois maladroite.

Cependant, le jeu de la caricature et du réalisme quotidien s'opère avec habileté, si bien que le film devient sa propre représentation (et sa propre répression) ne pouvant plus satisfaire les libéraux humanistes.

N. S.

PROVOCATION

COULEURS

ORIGINE : Grèce. Année : 1971. Durée : 1 h 50.

DISTRIBUTEUR : G.D. Films (World Distribution).

REALISATEUR : Omiros Efstratiadis.

INTERPRETES : Udo Kier, Anna Fonsou, Elena Nathanaël, Hleni Annoussaki.

SORTIE EN FRANCE : 26 avril 1972.

RESUME SUCCINCT :

Parce qu'il ne peut épouser Irène qu'il aime, Angelo quitte son île grecque natale pour tenter sa chance à Athènes. Là, il retrouve quelques camarades avec qui il fit son service militaire. Les jeunes gens s'intéressent beaucoup à une prostituée qui leur rend à sa façon l'estime qu'ils lui portent. Un jour, on retrouve celle-ci sauvagement étranglée dans son appartement. L'enquête n'aboutit à rien. Un ami d'Angelo jure de démasquer le coupable. Entre-temps Angelo s'éprend d'une fille riche et snob dont il se lassera vite. Déçu par le caractère artificiel de la vie à Athènes, il retourne sur son île et retrouve la jeune fille d'autrefois mariée maintenant avec un homme beaucoup plus âgé qu'elle et pour lequel elle n'éprouve qu'une immense répulsion. Au cours d'une discussion orageuse, entre la jeune femme et son mari, celui-ci tente de l'étrangler. Elle réussit à s'échapper dans la nuit. Les gendarmes locaux s'em-

parent du coupable qui avoue avoir tué la prostituée d'Athènes. Irène et Angelo se retrouvent...

VALEUR :

Photos-roman ou roman-photos dans une Grèce pour dépliant touristique. Quelques ingrédients sûrs : le sexe, le fric, un petit crime crapuleux. Il y a du soleil, une mer splendide, quelques filles faciles à dévêtir, un garçon garanti d'origine qui change de tenue à chaque plan... Tout cela s'amalgamant tant bien que mal autour d'une intrigue insensée, on a un film de plus pour circuit spécialisé. Non, franchement rien de bien nouveau dans tout cela. A suivre.

J.-C. G.

PSAUME ROUGE

COULEUR

ORIGINE : Hongrie. Année : 1971. Durée : 1 h 28. V.O.

PRODUCTEUR : Mafilm Studio 1.

DISTRIBUTEUR : Hungaro Film.

REALISATEUR : Milos Jancso.

AUTEUR, SCENARIO : Gyulia Hernadi.

SON, CHOREGRAPHIE : Ferenc Pesovar.

IMAGES : Janos Kende.

MUSIQUE, ARRANGEMENT MUSICAL : Ferenc Sebo.

INTERPRETES : Lajos Balazsovits, Andres Balint, Gyongyl Buros.

SORTIE EN FRANCE : Cannes 1972.

RESUME SUCCINCT :

À la fin du siècle dernier, les révoltes paysannes sont nombreuses en Hongrie. « Psalme Rouge » relate les coutumes et les actions d'une secte paysanne...

VALEUR :

Les faits historiques qui ont inspiré Jancso, ces révoltes de sectes paysannes, à la fin du siècle dernier donnent naissance à une sorte de légende dansée, chantée par les paysans, les paysannes et leurs oppresseurs : l'armée, le régisseur, le seigneur. En rondes concentriques, ils s'opposent, se fondent, se mêlent et se reforment. Tout est symbole, tout est vie. Un soldat refuse de tirer sur la foule, il est exécuté, une jeune fille meurt, son sang se change en bouquet de fleurs, son baiser ressuscite le soldat mort. L'Eglise exorcise les diables rouges qui chantent Marseillaise et Carmagnole, les

SALMO ROJO

X

paysans s'approprient les rites essentiels et les transmutent à leur usage. La tragédie devient fête, la fête se transforme en massacre. Les uns fuient, les autres tombent. Mais une femme est, en dehors des cercles infernaux. Elle tire, les soldats meurent. Du sacrifice naîtra la Victoire. Tout ceci est coloré, rythmé, admirablement « organisé » en cercles qui tournent sur eux-mêmes, se doublent, se défont et se font en ces très longs plans séquences, chers à Jancso. C'est un travail de maître, qui laisse pourtant profondément insatisfait. Ces « fêtes » révolutionnaires d'antan ont un aspect plus folklorique qu'émouvant pour ceux qui ne furent pas bercés par les mêmes légendes. A la limite on a le sentiment qu'un animateur capable d'orchestrer de telles reconstitutions sublimées, capable de les faire mimer, chanter et danser entraînerait mieux l'adhésion, la participation active, créerait un enthousiasme, une foi révolutionnaire que la vision ne donne pas.

J. L.

**
Jacqueline La Jeunesse

QUAND JE TIRE, C'EST POUR TUER

SCOPE-COULEURS

ORIGINE : Italie. Année : 1971. Durée : 1 h 30. V.F.

PRODUCTEURS : Antonio Lucatelli, Francesco Giogi (pour Tigielle).

REALISATEUR : Joseph Warren.

AUTEUR, SCENARIO : Adriano Bolzoni.

IMAGES : A. Gengarelli.

MONTAGE : Giuseppe Vari.

MUSIQUE : Roberto Pregadio.

INTERPRETES : Anthony Ghidra, Robert Hundar, Rosy Zichell, G. Gargiullo, J.-M. Douglas, Bruno Cattaneo, Corinne Fontaine.

SORTIE EN FRANCE : 14 juin 1972.

RESUME SUCCINCT :

La combinaison de trois cartes à jouer indiquerait à Mongoya, un déserteur de l'armée mexicaine, la cachette où Santana, après la victoire d'Alamo, a entreposé un trésor. Mongoya ne possède qu'une des cartes, Murrienda et Garrincha, deux autres anciens lieutenants de Santana, en possèdent chacun une autre...

Un « gringo » demande l'hospitalité au couvent de San Juan. On la lui offre. Au milieu du repas un cheval se fait entendre dans la cour ; il transporte le corps de Murrienda. Le gringo trouve sur lui une carte à jouer. Dès lors il est engagé dans la course au trésor...

Il est fait prisonnier par Mongoya — mais délivré par trois jeunes filles (autres prisonnières, destinées à la prostitution)... Après une lutte sans merci, le gringo se débarrasse de Mongoya puis de Garrincha... Il fait don du trésor (qui se trouvait dans le couvent de San Juan) aux moines de ce dit couvent, pour qu'il soit restauré.

VALEUR :

Un western italien un peu plus chrétien que les autres. Les variations à partir de la Trinité, c'est le seul trait original que l'on peut relever ici. Peut sans doute éclairer par comparaison le véritable rôle du « gringo » dans les W. I... La culpabilité, liée au thème de la vengeance est, semble-t-il absente, mais elle apparaît pourtant d'une façon détournée : si le gringo fait cadeau du trésor au couvent, c'est que celui-ci a été abîmé au cours de la lutte — c'est-à-dire à cause du film.

J. J. D.

**

QUAND SATANA EMPOIGNE LE COLT

COULEURS

ORIGINE : Italo-Espagnole. Année : 1971. Durée : 1 h 25. V.F.

PRODUCTEUR : Aitor Films.

DISTRIBUTEURS : Cosmopolis Film et les Films Marbeuf.

REALISATEUR : Rafael Romero Marchent.

AUTEUR, SCENARIO : Moméo Arna.

SON : Giovanni Flira.

DECORS : Piero Cujero.

IMAGES : Mike Millet.

MONTAGE : Anthony Gimeno.

MUSIQUE : Alberto Abrile.

INTERPRETES : Peter Lee Lawrence, Rita Velasquez, Alberto de Mendoza, Man de Blas, Anthony Warren.

SORTIE EN FRANCE : 1^{er} mars 1972.

RESUME SUCCINCT :

Peter travaille dans un ranch et il aime Dorothy, la fille du patron. Mais ce patron dépend économiquement du fils d'un ranchman contre qui il a autrefois perdu une partie de poker. Ce fils, Johnny, veut bien reconduire les accords passés qui autorisent

le malchanceux joueur-propriétaire à profiter d'une source qui ne lui appartient plus, mais il demande en échange : Dorothy ! Pour satisfaire Johnny, le père de Dorothy maltraite Peter, le fouette sauvagement après qu'il l'ait surpris avec sa fille, puis l'abandonne dans un désert lointain... A bout de forces, Peter est recueilli par un étranger vêtu de noir, Lattimore, en qui Peter croit reconnaître l'assassin de son père. Lattimore sauvera pourtant la vie de Peter au cours d'une bagarre avec de redoutables bandits, puis le confiera aux bons soins d'un vénérable sage chinois, Chang-Chang. Chang-Chang, tout sage qu'il est, est aussi professeur de tir au pistolet ; Peter sera son élève appliqué, car il a une vengeance à accomplir. Une fois bien entraîné, vêtu de noir à son tour, il retourne au pays, supprime tous ceux qui lui avaient fait du mal et renoue son idylle avec Dorothy. Il était temps car celle-ci, dans l'intervalle, avait sombré dans le vice le plus effréné (elle se vendait à des hommes). Tout va mieux maintenant, mais il reste Lattimore ; la tête de Peter étant mise à prix, il vient essayer de gagner un peu d'argent. Heureusement, après un dernier « gun-fight », Peter se débarrasse définitivement de son passé.

VALEUR :

Thème de la vengeance. La vengeance pose ici un problème au héros (Peter), celui de la violence. Car, pour se venger, il faut être violent, nous dit-on, or, Peter n'est pas violent, c'est un brave petit gars. Il y a donc pour commencer, la violence des autres, violence des possédants, des capitalistes qui défendent leurs positions : très bien. Mais dans la deuxième partie, la « violence » de Peter est détournée par les stéréotypes, les petits monstres mythologiques : Lattimore (en noir) et Chang-Chang (en sage). Peter ne devient pas violent, simplement, il change à cause d'eux de costume, donc d'identité, ou plus exactement, il perd son identité, il devient : le Vengeur (parallèlement, Dorothy devient la Prostituée). Sa violence en retour (contre le père de Dorothy, Ted, un employé du ranch, et Johnny), est quelque peu escamotée, car maintenant qu'il est étouffé par les signes, il lui faut se venger de son double (Lattimore qui a lui aussi été l'élève de Chang-Chang), se débarrasser de ce costume noir ridicule. Il remporte évidemment la dernière victoire et le combat (donc le film) aurait pu être intéressant, voire tragique ; mais on s'aperçoit alors que le mythe a le dernier mot : les violents-possédants ayant disparu, Peter et Dorothy s'installent dans le confort petit-bourgeois : un Gentil-Petit-Couple...

J. J. D.

**

LES QUATRE MALFRATS (The hot rock)

PANAVISION DE LUXE

ORIGINE : U.S.A. Année : 1971. Durée : 1 h 41.

PRODUCTEURS : Hal Landers et Bobby Roberts.
DISTRIBUTEUR : 20th Century Fox.

REALISATEUR : Peter Yates.

AUTEUR, SCENARIO : William Goldman, d'après le roman de Donald E. Westlake.

IMAGES : Ed Brown.

MONTAGE : Franck P. Keller.

MUSIQUE : Quincy Jones.

INTERPRETES : Robert Redford (Dortmunder), George Segal (Kelp), Ron Leibman (Murch), Paul Sand (Alan Greenberg), Moses Gun (Dr Amusa), Zero Mostel (Abe Greenberg), William Redfield (Lt Hoo-ven), Topo Swope (Sis), Graham P. Jarvis (le gardien de prison), Harry Bellaver (le barman).

SORTIE EN FRANCE : 29 mars 1972.

RESUME SUCCINCT :

Dortmunder est contacté à sa sortie de prison par son beau-frère, Kelp, un truand petite vitesse. Le « coup » : s'emparer d'un énorme diamant exposé au Brooklyn Museum, pour le compte d'un Ambassadeur africain revendiquant le bijou.

Les deux beaux-frères s'adjoignent deux complices : un spécialiste-engin et un technicien du déguisement. Dortmunder, lui, est le cerveau, tandis que Kelp s'occupe des serrures.

Le coup réussit mais le jeune Greenberg est pris et, comme il était encore en possession du caillou, il l'avale.

Deuxième effort : faire évader Greenberg. Succès... Mais malheureusement Greenberg a dû cacher l'objet au Commissariat après l'avoir... récupéré !

Troisième épreuve : investir le Commissariat comme de bons étudiants en mal de Révolution... Mais là non plus, pas de diamant ! Le père de Greenberg, avocat, s'est débrouillé pour le subtiliser... Les malfrats le « dorlotent ». Il donne les clés de son coffre à la First National Bank.

Quatrième assaut : accéder à la salle des coffres. L'hypnose sera nécessaire pour asservir le gardien.

Et Dortmunder retrouve enfin la pierre, au moment où l'Ambassadeur africain, lassé, congédie les quatre malfrats pour traiter avec l'avocat retors.

VALEUR :

Moins putain que Bullitt, mieux joué que John and Mary, plus vif que Murphy War... Peter Yates est en progrès... Ou alors n'est-il fait que pour des films distrayants, un peu « bidons » où la bonne humeur importe plus que la rigueur ou l'invention.

Un de long métrage de la sélection : HONGRIE

COLLEUR

"MEG KER A NEP"

(PSAUME ROUGE)

Producteur :	MAFILM STUDIO I
Vente à l'étranger :	HUNGAROFILM
Réalisation de :	Miklos JANCOS
Scénario de :	Gyula HERNADI
Images de :	Janos KENDE
Photographie :	Ferenc PESOVAR
Montage par :	Lajos BALAZSOVITS — Andras BALINT — Gyöngyi BUROS — Andrea DRAHOTA — Jozsef MADARAS — Tibor ORBAN — Tibor MOLNAR — Bertalan SOLTI.

La plaine immense, comme une paume ouverte, s'étend jusqu'à l'horizon. Nous sommes à la fin du siècle dernier. Une poignée d'hommes, des ouvriers agricoles se dressant pour leurs droits attendent en une union tenace et sombre d'obtenir une réponse à leurs revendications. Ils passent leur temps en chantant et dansant...

Le régisseur du domaine essaie de les disperser en les tentant avec une table richement chargée et des sacs de blé entassés en attendant d'être distribués. Il veut les détourner de leur combat en appelant à leur faim. Mais en vain... Comme les gendarmes ont beau tourner autour d'eux avec des armes menaçantes. Ni les tentatives du pouvoir, ni la crainte des menaces ne parviennent les impressionner.

Le régisseur fait un signe, on lance des pierres sur les sacs de blé. Le domaine en possède suffisamment. Or, les flammes deviennent un bûcher, la foule indignée y jette le régisseur.

A la révolte ouverte, la réponse est une menace encore plus ouverte. Des soldats arrivent. On tend le fusil d'abord à un jeune homme pour qu'il tire sur la foule. Il ne veut pas — et c'est sa propre condamnation à mort. Mais la violence ne peut pas triompher de la justice, le sang qui coule de la main de la jeune fille blessée se change en fleurs dans sa paume et son baiser fait ressusciter le soldat mort.

Les armes se taisent encore. Les ouvriers en lutte pour leurs droits s'adressent aux soldats et essaient de troubler les ouvriers par des belles paroles, des idées trompeuses. Le comte lui-même arrive, et avec une amabilité condescendante en appelle à l'intérêt national commun. Sa venue inattendue, stupéfiante est un symbole de la disparition d'une classe sociale et il a perdu son rôle.

D'autres armes arrivent : c'est l'Eglise qui entre dans le combat, on entend des prières pour chasser le diable. La foule donne du fouet au prêtre et lance du feu sur l'église.

La menace devient plus grave. Une dernière chance de capitulation est offerte. Il y en a qui prennent peur, abandonnent la lutte, mais le danger raffermi la résolution de la majorité, les gens acceptent leur sort. Il y en a même qui reviennent maintenant entraînés par la force de la foule.

Les passions changent d'une façon inattendue en une fête. L'arbre de mai, symbole de la fécondité, du printemps, est entouré en chants et en danses. Les soldats se mêlent à la foule, eux aussi célèbrent la fête. Tout d'un coup on sonne la trompette, on entend prononcer des ordres secs. Les soldats encerclent la foule, on tire. La fête de la fécondité se transforme en destruction et funérailles.

Or, une femme, comme l'ange de la vengeance, reste en dehors du cercle. Elle a un pistolet à la main et les gens armés tombent l'un après l'autre. L'arme entourée de ruban rouge s'élève, la vision fait pressentir la victoire future germée dans l'échec, dans le sacrifice des innocents...

PSAUME ROUGE, comme tous les films de Jancsó, prend ses racines dans les événements réels de l'histoire. C'est un fait historique que la fin du siècle dernier est l'époque de la première apparition organisée des ouvriers agricoles hongrois, des grèves de moissonneurs, des mouvements paysans en formation. Il est également authentique que ces mouvements furent étouffés par des armes et des intrigues, que l'échec transitoire exigeait beaucoup de sacrifices et de sang. Or, dans la main de Jancsó les documents de la réalité s'amalgament d'une manière très personnelle avec des symboles s'élevant au-dessus de la réalité, les événements authentiques du passé avec des allusions actuelles et avec le dynamisme spécifique du mouvement et la composition entraînant des danses et des chants, un étrange conte populaire s'évoque grâce aux moyens d'expressions caractéristiques à Jancsó qui s'enrichissent toujours de nouveaux éléments.

SALMO ROJO



EL ALCALDE DE BENALMADENA
M A L A G A



SALMO ROJO